

## **B. Roulet**

### **Les sources mythiques de mon drame musical „Morgane“**

Il n'existe pas de version linéaire de cette légende dans une source unique. Depuis son origine, qui remonte au VI<sup>ème</sup> siècle, elle s'est diffusée en divers fragments, recombinaison selon de nombreuses variantes. Je l'ai à mon tour recomposée librement, tout en y ajoutant de nouveaux prolongements.

La version la plus simple, voire simpliste, de cette histoire se retrouve dans le «roi d'Ys» de Lalo, un opéra conventionnel et sentimental de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle: une princesse jalouse de sa sœur donne les clefs de la ville d'Ys, plus basse que le niveau de la mer, à un ennemi du pays. Engloutir une ville pour une affaire de cœur, c'est plausible à la rigueur, mais plutôt mince au point de vue symbolique! Suite à cette catastrophe, cette femme devient une sorte de sirène maléfique, bien connue dans l'imaginaire breton sous le nom de Mary-Morgane.

Je peux donc ainsi me justifier d'avoir baptisé mon personnage „Morgane“, même si ce prénom réveille chez l'auditeur le souvenir d'une femme non moins fatale, celle qui usurpa les pouvoirs de Merlin.

Dans la version la plus développée de la légende, la rivalité des sœurs n'est pas même mentionnée. La narration se resserre autour d'une seule princesse (qui ne se nomme jamais Morgane, mais répond au nom peu gracieux de Dahut). La plupart des grandes scènes épiques de mon drame musical sont tirées des anciens textes (le conflit avec l'autorité du roi, l'évocation des Korrigans, les gladiateurs, l'amour impossible envers un étranger mystérieux - le terme d'«Inconnu» est de mon crû-, une fusion charnelle et spirituelle avec l'océan). Ma plume n'avait plus qu'à se laisser soulever par ce souffle enivrant venu du fond des âges.

Agnès et Sylvain sont apparus dans mon imagination pour des raisons purement dramaturgiques.

La «version longue» du mythe est à la fois plus compliquée et plus simple que mon opéra. Elle foisonne d'épisodes secondaires (Guénolé n'apparaît qu'au milieu de l'histoire, succédant à Saint Corentin)... envoûtante et onirique profusion, appelant une structure plus resserrée.

Dans l'original, Gradlon fait bâtir la ville d'Ys selon les vœux de Dahut. Une fois la décadence et la brutalité bien installées dans la ville, un chevalier nommé «l'Etranger» fait son apparition.

Dans ma vision du drame, c'est l'Inconnu qui souffle à l'esprit de Morgane l'envie de fonder la ville d'Ys, dont il sera l'architecte... l'œuvre y gagne en unité. Ainsi, le motif menaçant de l'Inconnu prend un caractère scandé, bétonné, qui influe sur le portrait sonore de Morgane, pourtant lyrique et séducteur. Au deuxième acte, ces rythmes carrés et prévisibles au possible nous donnent une image transposée des assommoirs soi-disant musicaux de notre époque. Il est amusant de voir comment les compositeurs savants qui se veulent «contemporains» restent muets face à la lèpre des rythmiques scandées et commerciales qui ne naissent plus d'un peuple ou d'un autre, mais abrutissent une masse unique, forcément ouverte à tout sauf à ses racines, véritables marches militaires et claudiquantes du nivellement mondialiste, et qui triomphent dans tous les espaces publics, y compris les tea-rooms, portant sur des pulsations de machines à laver de pauvres mélodies, de pauvres phrases gribouillées sur le même guide-âne cliquetant, pour inciter le consommateur à marquer la mesure à chaque seconde comme les pigeons qui penchent le cou à chaque pas, une juxtaposition de sons dont la répétitivité relève plus des contractions involontaires d'un intestin, d'un protozoaire, que de la sensibilité d'un homme entier.

Après avoir fait de l'Inconnu le centre de gravité de tout le drame, il me fallait creuser plus loin, jusqu'aux origines de sa présence. C'est pourquoi le prologue constitue le véritable noyau de l'œuvre, la dissonance fondamentale qui ne trouvera sa résolution que dans les ultimes mesures du dernier acte.

D'après certains textes, le roi Gradlon part simplement à la conquête d'une femme merveilleuse lors d'une expédition

nordique. Elle meurt en couches, sans autre raison que celle d'une poétique fatalité.

Je fus longtemps fasciné par une autre version de la légende: Gradlon assiège obstinément une citadelle, sans succès et surtout sans but rationnel, puisque cette citadelle ténébreuse trône dans un pays stérile et glacé. Ses guerriers finissent par l'abandonner, et Gradlon, solitaire, comme pris de folie, continue de rôder obstinément aux alentours de ce château hostile, habité par un pressentiment qu'il ne comprend pas. Son courage dément remplit d'amour la reine de ce château, une sorte de Walkyrie nommée Malgven.

Elle invite Gradlon à tuer son époux, un être falôt et débauché. Les nouveaux amants regagnent ensuite la nef des guerriers de Cornouaille en franchissant les nuées sur le dos de Morvark, le cheval ailé.

Sans doute un tel prologue eût-il présenté un visage plus familier au spectateur traviatophage de base que l'introduction ésotérique de mon drame. En effet, toute la puissance de l'attraction entre ces deux êtres repose chez moi sur un vécu beaucoup plus ancien, dans une autre vie. Comme le pressentait Wagner, la réincarnation ouvre des perspectives troublantes et nouvelles dans l'art dramatique.

Comme chez Wagner, le rêve est investi d'une noble fonction de passerelle, de point de jonction entre les mondes, et non pas, comme chez Freud, de simple fourre-tout des émotions de la journée, des pulsions dissimulées comme de la poussière sous un tapis. Très vite, j'ai imaginé Malven apparaissant dans les songes de Gradlon. Le dialogue on ne peut plus étrange entre Gradlon endormi et la forme éthérée qui plane devant lui permet de matérialiser l'idée de réalités multiples, de mondes parallèles.

Lorsque Gradlon retrouvait les souvenirs de son ancienne vie, Malven revenait instantanément dans un nouveau corps physique. Je prêtai alors à l'aurore boréale des vertus magiques assez incompréhensibles, ainsi qu'à la pureté de ce lieu retiré du

grand nord, afin de donner un peu de consistance et de logique à cette pseudo naissance de Malven, encore plus étrange que la naissance d'Athéna, surgissant toute armée de la tête de Zeus. Par contre, il n'était pas totalement absurde d'imaginer que l'énergie subtile de Malven pouvait insuffler une nouvelle vie à son ancien corps, accidentellement conservé dans les glaces de l'Islande, suite à un événement dramatique lié à Gradlon. Le couple reprenait donc le fil de son histoire là où la mort l'avait rompu. La répercussion de la cohérence des idées sur celle de la musique ne fit que me confirmer la nécessité de cette amélioration, ainsi que l'origine unique, transcendante, par faisceaux convergents, des divers moyens d'expression.

Les conflits entre Malven et l'Inconnu, entre les sylphes et les Korrigans, entre Morgane et Guénolé sont autant de symboles d'un monde limité, coupé du Divin. L'idée de réincarnation, placée dans son sens véritable, évite de confondre l'au-delà, l'invisible (fût-il paradisiaque) avec l'Absolu, la véritable plénitude du Divin, en laquelle ne saurait subsister aucune dualité. La vision en noir et blanc du Bien et du Mal se trouve ici dépassée, puisque toutes les forces qui se déchirent dans ce drame ne sont que les faces d'une même réalité, visible et invisible, au-dessus de laquelle trônent d'autres dimensions, absolument indescriptibles, au-delà de l'au-delà, pourrait-on dire! ces dimensions d'où Malven est sortie pour entrer dans la dualité, provoquant ainsi l'irruption d'une force contraire, l'Inconnu!

Qu'un drame aussi épouvantable soit sorti d'une bonne intention, voilà qui peut donner à réfléchir quant à la nature même de ce monde. Lao Tseu, parmi d'autres sages, nous donne la réponse à cette énigme, si judicieusement exprimée par La Fontaine: «Un bienfait ne demeure jamais impuni».